

Images du réel

Numéro 250, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Images du réel]. *Séquences*, (250), 48–50.



IRAQ IN FRAGMENTS

Le film de James Longley se construit en trois parties. Dans *Mohamed de Bagdad*, un jeune orphelin s'obstine à apprendre à écrire. Il veut devenir pilote d'avion « pour monter loin au-dessus de la terre... et découvrir de beaux pays, différents de l'Irak ». Les rumeurs, qui peuplent les conversations des adultes, circulent au-dessus de sa tête comme les hélicoptères qui survolent son quartier. Ce premier chapitre est fait de plans brefs et de courtes phrases, toujours en hors-champ, comme des pensées éparses dans la tête de l'enfant.

Avec *Le Sud de Sadr*, Longley élargit le champ. Il parcourt les rassemblements politico-religieux, ponctués de slogans et de rafales de mitraillettes. Quand les milices « nettoient » le marché de ses vendeurs d'alcool, le réalisateur, qui a su négocier leur accord, filme au milieu des tirs, monte dans la jeep avec les prisonniers et entre jusque dans les maisons où ils seront interrogés. La caméra est mobile, nerveuse. Ici, c'est le fief de Moqtada Sadr. Les Chiites font la loi.

La dernière partie, *Le printemps des Kurdes* nous transporte au nord de l'Irak. La vie y est plus lente mais tout aussi dévastée. Le jeune Suleyman rêve de devenir médecin. Mais il renoncera à l'école pour garder les moutons, car décidément son père se fait vieux et la famille a besoin de lui. Ici encore, l'instruction est un enjeu car elle permet de tenir un discours : « Dieu est toujours du côté du gagnant », rappelle le père.

Dans ce pays déjà divisé avant l'arrivée des Américains, la déflagration de 2003 n'en finit plus de tout faire voler en éclats : les immeubles, les ponts, mais aussi les vies humaines, les liens sociaux, les *modus vivendi* et projets individuels. C'est cette pulvérisation que James Longley décrit au plus près de la vie quotidienne. Sa construction narrative, tout en fragments, visuels et sonores, n'offre pas de vision globalisante. Mais elle convient à un récit collectif morcelé dont le fil conducteur et le dénouement demeurent incertains.

DIANE POITRAS

■ **FRAGMENTS D'IRAK** — États-Unis / Irak 2006, 94 minutes — Réal. : James Longley — Avec : Mohammed Haithem, Suleiman Mahmoud — Dist. : Métropole.



MANUFACTURING DISSENT

Le film de Debbie Melnyk et Rick Caine a le mérite de documenter ce qu'on reproche depuis longtemps à Michael Moore : son personnage fabriqué, ses libertés à l'égard de la vérité, ses aptitudes à la manipulation des faits et des foules. Il faut le voir devant un public où il montre ses talents de *preacher* et de *stand up comic*. Et gare à celui dont il fera sa tête de Turc ! Moore ne répugne pas aux allusions caricaturales et aux blagues bien grasses. Il sait aussi jouer habilement des formules lapidaires et de l'indignation. Car plutôt que de contribuer à une réflexion sur la complexité, Moore préfère la pensée binaire : il y a les justes et les salauds, le bon grain et l'ivraie. L'enjeu est de les reconnaître.

Melnyk et Caine écorchent la crédibilité du documentariste-vedette notamment autour de *Roger and Me*, ce film construit sur une vaine tentative d'obtenir une entrevue avec Roger Smith, chef de l'empire General Motor. Or, selon les réalisateurs, la rencontre avec Smith a eu lieu. Seulement la scène est restée dans les chutiers de la salle de montage, Moore trouvant plus efficace d'organiser son film autour d'un personnage fuyant. Le cinéaste a beau soutenir que la fabrication d'un documentaire oblige à sélectionner parmi tous les éléments de la réalité, une question d'éthique demeure : le récit ainsi construit contribue-t-il davantage à une meilleure compréhension du monde ou à un meilleur spectacle ?

Malgré la valeur indiscutable de son entreprise, **Michael Moore : Ange ou démon ?** finit par irriter. Ce pastiche, hélas, demeure bien en dessous de son modèle. On se lasse de la lourde insistance de la réalisatrice sur les esquives de Moore à chaque demande d'entrevue. Il y a plus important. Par exemple, au milieu de (trop) nombreuses anecdotes, le film soulève des questions fort pertinentes sur la jeunesse contemporaine, ses mobilisations, ses sensibilités, les activismes de gauche et de droite, l'effet de *Fahrenheit 9/11* sur les élections américaines. Bref, une critique du cinéma-spectacle aurait fourni l'occasion de réfléchir au rôle du documentaire dans le débat démocratique. Ce film reste à faire.

DIANE POITRAS

■ **MICHAEL MOORE : ANGE OU DÉMON ?** — Canada, 2007, 92 minutes — Réal. : Debbie Melnyk, Rick Caine — Avec : Michael Moore, Debbie Melnyk — Dist. : Métropole.



SICKO

Michael Moore applique au système de santé américain la même médecine qu'il a développée avec **Roger and Me** en 1989. Et quand notre ami bedonnant à l'éternelle casquette décide de soigner, il n'y va pas de main morte avec les couches d'onguent. C'est toutefois très déstabilisant de voir ce film après avoir visionné le documentaire **Manufacturing Dissent** de Debbie Melnyk et Rick Caine. On passe donc deux heures à se demander ce qui est vrai, ce qui est fabriqué et ce qui est entièrement *arrangé avec le gars des vues*.

Après la présentation de quelques-unes des 25 000 histoires d'horreur que Moore a colligées sur son site Internet, on entre finalement dans le jeu comparatif des différents systèmes de santé : du modèle canadien, on passe à l'Angleterre et à la France pour finir à Cuba. Le documentariste le plus commercial de la planète nous démontre qu'il est possible d'avoir un système de protection universelle sans toutefois vivre sous un régime totalitaire. Utilisant, comme dans les autres opus du cinéaste, les insertions de films d'archives et l'arrimage d'une musique à contretemps, le long, très long métrage de Michel Moore est truffé de ses touches d'humour si particulières. Il faut voir sa surprise devant le train de vie du médecin londonien ou en table ronde avec des Américains vivant en France. La recherche n'est toutefois pas son fort et, à force de se présenter en personnage naïf, Moore finit par nous faire décrocher.

Ces 120 minutes ne servent qu'à exposer un complot des médecins, des compagnies pharmaceutiques ou d'assurances privées qui ont tout avantage à ce que le système américain ne s'améliore pas. Et l'on ne peut échapper aux politiciens corrompus. Même Hillary Clinton semble avoir été achetée par les pharmaceutiques. On nous offre en preuve un document qui mentionne une donation importante à sa campagne électorale, mais quand on sait comment se financent les partis politiques américains, on se doit d'accorder un certain bénéfice du doute aux élus. Michael Moore continue donc sa formule du documentaire sensationnaliste où il se met en scène comme héros vengeur. Mais, comme toujours, il ne propose aucune solution.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ MALADE — États-Unis 2007, 120 minutes — Réal. : Michael Moore — Scén. : Michael Moore — Dist. : Alliance.

ZIDANE, UN PORTRAIT DU XXI^E SIÈCLE

Coller 17 caméras HD durant un match en temps réel sur un seul joueur de soccer, aussi légendaire soit-il, telle est la fausse meilleure idée de l'année au cinéma. **Zidane, un portrait du XXI^e siècle** est moins un documentaire sur le sport qu'une ode au dieu du stade marseillais doublée d'une réflexion grandeur nature sur l'image et une formidable pub-fleuve pour la marque Siemens, dont le nom apparaît sur le maillot de la vedette. Le film révèle avant tout les préoccupations des cinéastes Philippe Parreno et Douglas Gordon en ce qui concerne le montage et, peut-être plus significativement encore, le rôle crucial du son au cinéma.

On s'attarde peu au résultat de la partie du 23 avril 2005 entre le Real Madrid et Villareal, le film offre plutôt une proximité de tous les instants avec Zidane, isolé du reste de ses coéquipiers (dont faisaient partie les tout aussi illustres Ronaldo et David Beckham), comme contrepoids aux retransmissions traditionnelles des événements sportifs. Le premier quart d'heure procure une sensation d'exaltation permanente, alors que le spectateur vit au quart de seconde les revirements successifs de la partie sur les talons de l'étoile française. Mais plus la projection avance, plus l'effet s'estompe, alors que surgissent des interrogations sur la pertinence d'un pareil parti pris focal : le fait de séquestrer Zidane hors de son équipe, de la partie et même du stade annule la dimension surhumaine du sport le plus pratiqué sur le globe. Livré à lui-même, mis en boîte dans ses gestes les plus insignifiants, Zidane redevient Zinédine, un pousse-ballon parmi d'autres, possédant certes la carrure de l'emploi, mais dépossédé de son arme préférée : l'effet de surprise, la propension à surgir de nulle part pour prendre à contre-pied ses adversaires.

Malheureusement, les cinéastes n'ont pu bénéficier des systèmes de caméras aériennes de la NFL aux États-Unis pour donner véritablement l'impression d'être aux côtés de Zidane sur le terrain, confinant toutes les caméras aux seuls angles latéraux des lignes de côté. Seul canal narratif du film, la musique du groupe Mogwai solennise l'ensemble et redonne à Zidane, expulsé en fin de match, ses airs olympiens.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ France / Islande 2006, 90 minutes — Réal. : Philippe Parreno, Douglas Gordon — Avec : Zinedine Zidane — Dist. : UIP



L'HOMME DE CUIVRE — VIC VOGEL

Le documentaire de Régnald Bellemare est une œuvre biographique frugale sur la vie de Vic Vogel, un pilier de la scène culturelle montréalaise depuis déjà quarante ans. Dans ce film, le documentariste pénètre très discrètement dans la vie du musicien, compositeur, arrangeur et chef d'orchestre. Il nous apprend, entre autres, que la passion et le talent de Vogel se sont exprimés dès un très jeune âge, et que, encore aujourd'hui, un tempo vivant anime l'homme de cuivre.

Lorsque la mémoire du jazzman refait surgir anecdotes et faits cocasses sur un Montréal nocturne trépassé, le film s'illumine pour un bref instant.

Ayant dit cela, le documentaire laisse une place importante au présent et n'aborde que trop brièvement, au hasard (ou à la merci) des souvenirs de son sujet, les moments clés d'une carrière longue et colorée. Donc, si l'importance de Vogel dans le paysage culturel local et international est indiscutable, son traitement filmique, lui, l'est.

Le documentariste se coince dans une position d'observateur passif, s'abstenant de composer une quelconque ligne directrice. Le résultat est une accumulation de brèves et éparées pistes d'exploration présentées dans une sèche facture télévisuelle. Il va sans dire, une structure plus incarnée aurait permis au spectateur de voyager aisément dans l'univers de Vogel et d'apprécier à sa juste valeur un grand artiste.

DOMINIC BOUCHARD

■ Canada [Québec], 2006, 90 minutes — Réal. : Régnald Bellemare — Avec : Vic Vogel — Dist. : Adobe.



TROIS ROIS

Contrairement à Michael Moore, Katia Paradis, dans cette première réalisation documentaire, sait se faire discrète et laisser parler les images et les intervenants qui composent son film. Elle n'a pas besoin d'utiliser les artifices chers au reporter spectacle pour nous faire connaître de vieux musiciens du Belize.

Les trois grands musiciens artisans, pourtant reconnus dans leur pays, vivent dans un grand dénuement. Ce document ethnographique devient donc une ode aux tendances de simplicité volontaire et au passé malheureusement révolu. Témoin d'une époque où les gens étaient auto-suffisants et la débrouille, généralisée. Il faut voir les scènes de lutherie. Mal outillés, utilisant des techniques rudimentaires et des matériaux naturels, ces artistes réussissent à passer par la musique et leurs chants naïfs et sincères toute l'émotion ressentie. Paul Nabor, à presque 80 ans, est terriblement touchant quand il nous parle de la relation privilégiée qu'il entretient avec sa guitare. Un amour qui dure depuis 53 ans. Elle reste son unique trésor. Florencio Mess, harpiste et luthier, recèle les derniers secrets de fabrication d'instruments traditionnels. Et Wilfred Peters, accordéoniste, se retrouvera même à Montmagny au Carrefour mondial de l'accordéon.

Paradis nous offre donc un film qui respecte les traditions du documentaire et son rythme lent est cohérent avec le sujet traité. Le murmure de ces trois vies inévitablement assourdis par la cacophonie de l'inexorable progrès.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ THREE KINGS OF BELIZE — Canada 2007, 88 minutes — Réal. : Katia Paradis — Dist. : Amazon.

SÉQUENCES
LA REVUE DE CINÉMA

UNE PLACE
DE CHOIX
POUR SUIVRE



L'ACTUALITÉ
CINÉMATOGRAPHIQUE

Abonnements : Josée Alain

418 656-5040